

les
précieuses
ridicules

accompagnées de quelques
fables

de

de
Jean-Baptiste Poquelin, dit **MOLIÈRE**



Jean de **LA FONTAINE**

(adaptation de Jeff PERSELS)

Personnages

les amants rebutés

LA GRANGE

DU CROISY

le bourgeois, père et oncle

GORGIBUS

les « précieuses ridicules »

MADELON, fille de GORGIBUS

CATHOS, nièce de GORGIBBUS

TOINETTE, nièce de GORGIBUS

les « beaux esprits », valets galants

MASCARILLE

JODELET

SGNARELLE

les domestiques fabulistes

MAROTTE

ALMANZOR

DORINE

1^{ER} PORTEUR

2^E PORTEUR

1^{ER} VIOLON

2^E VIOLON

La scène à Paris, dans la maison de Gorgibus.

[Fable : « *La femme qui se noie* »]

ALMANZOR. –

(*Au public.*) Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie. »

Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.

Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenaient ignorants l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :

LA GRANGE. – Nulle,

ALMANZOR. – reprit l'un d'eux ;

LA GRANGE. – ...mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière.

Un autre repartit :

DU CROISY. – Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

(La Grange et Du Croisy sortent en riant.)

ALMANZOR. – Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà.

SCÈNE PREMIÈRE. – LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY. – Seigneur la Grange...

LA GRANGE. – Quoi ?

DU CROISY. – Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE. – Et bien ?

DU CROISY. – Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE. – A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

DU CROISY. – Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE. – Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, trois pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant baïller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que Oui et Non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY. – Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE. – Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je veux me venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROISY. – Et comment, encore ?

LA GRANGE. – J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit, car il n'est rien de meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis en tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY. – Eh bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE. – Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II. – GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS. – Eh bien ! vous avez vu ma nièce et ma fille ? Les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

DU CROISY. – C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

LA GRANGE. – Vos très humbles serviteurs.

(La Grange et Du Croisy sortent.)

GORGIBUS. – *(Seul.)* Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III. – GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE. – Que désirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS. – Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE. – Dans leur cabinet

GORGIBUS. – Que font-elles ?

MAROTTE. – De la pommade pour les lèvres

GORGIBUS. – C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV. – GORGIBUS.

GORGIBUS. – *(A part.)* Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'oeufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V. – MADELON, CATHOS, TOINETTE, GORGIBUS.

GORGIBUS. – Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris ?

MADELON. – Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS. – Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS. – Et qu'y trouvez-vous à redire ?

TOINETTE. – La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage ?

GORGIBUS. – Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? *(A Madelon et Cathos.)* N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes

deux, aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON. – Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS. – Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

TOINETTE. – Mon Dieu ! que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini !

GORGIBUS. – Que vient me conter celle-ci ?

MADELON. – Mon père, voilà mes cousine qui vous diront aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures.

CATHOS. – Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes.

TOINETTE. – Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ...

CATHOS. – ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique.

MADELON. – Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée.

TOINETTE. – Le jour de la déclaration arrive,

CATHOS. – qui doit se faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée !

TOINETTE. – Et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence.

CATHOS. – Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine.

TOINETTE. – Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie,

MADELON. – les persécutions des pères,

- CATHOS. – et des oncles !
- TOINETTE. – les jalousies conçues sur de fausses apparences,
- CATHOS. – les plaintes,
- TOINETTE. – les désespoirs,
- CATHOS. – les enlèvements, et ce qui s'ensuit...
- MADELON. – Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, est prendre justement le roman par la queue ; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait
- GORGIBUS. – Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.
- CATHOS. – En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ! Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ?
- TOINETTE. – Venir en visite amoureuse avec un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans ; mon Dieu, quels amants sont-ce là !
- CATHOS. – Quelle frugalité d'ajustements, et quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas.
- GORGIBUS. – Je pense qu'elles sont folles toutes les trois, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Madelon, et vous, Cathos et Toinette...
- MADELON. – Eh ! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges et nous appelez autrement.
- GORGIBUS. – Comment, ces noms étranges ? Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?
- MADELON. – Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon, encore moins de Toinette, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?
- CATHOS. – Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et les noms de Polyxène et d'Eusophrine que mes cousines ont choisis, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

- GORGIBUS. – Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines. (*A Madelon et Cathos.*) Et pour ces messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de trois filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.
- CATHOS. – Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?
- MADELON. – Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.
- GORGIBUS. – (*A part.*) Il ne faut point en douter, elles sont achevées. (*Haut.*) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu : et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes les trois avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI. – CATHOS, MADELON, TOINETTE.

- CATHOS. – Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !
- MADELON. – Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre
- TOINETTE. – Je le croirais bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde ; et, pour moi, quand je me regarde aussi...

[Fable : « La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf »]

- DORINE. – Une Grenouille vit un Boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
(*Elle sort un ballon vert et commence à le gonfler.*)
Envieuse, s'étend (*souffle*) , et s'enfle(*souffle*) , et se travaille (*souffle*),
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant :
- MAROTTE. – Regardez bien, mon frère ;
(LA GRENOUILLE) Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?



ALMANZOR. – Nenni.
(LE BŒUF)

MAROTTE. – M'y voici donc ?

ALMANZOR. – Point du tout.

MAROTTE. – M'y voilà ?

ALMANZOR. – Vous n'en approchez point. »

DORINE. – La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
(*Elle fait éclater le ballon.*)
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

(*Almanzor et Dorine sortent en riant.*)

SCÈNE VII. – CATHOS, MADELON, TOINETTE, MAROTTE.

MAROTTE. – Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que ses maîtres veulent venir vous voir.

MADELON. – Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE. – Dame ! je n'entends point le latin : et je n'ai pas appris comme vous, la filophie !

MADELON. – L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il le maître de ce laquais ?

MAROTTE. – Il me les a nommé le marquis de Mascarille et le baron de Sganarelle.

MADELON. – Ah ! mes chères, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

TOINETTE. – Assurément, ma chère.

MADELON. – Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre.

CATHOS. – Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE. – Par ma foi ! je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

TOINETTE. – Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII. – MASCARILLE, SGANARELLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE. – *(Arrivant en chaise à porteurs.)* Holà ! porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

1^{ER} PORTEUR. – Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE. – Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2^E PORTEUR. – Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE. – Hein !

2^E PORTEUR. – Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

SGANARELLE. – *(Lui donnant un soufflet.)* Comment, coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

2^E PORTEUR. – Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

SGANARELLE. – Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là osent se jouer à moi.

1^{ER} PORTEUR. – *(Prenant un des bâtons de sa chaise.)* Cà, payez-nous vite.

MASCARILLE. – Quoi ?

1^{ER} PORTEUR. – Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE. – Il est raisonnable, celui-là.

1^{ER} PORTEUR. – Vite donc !

MASCARILLE. – Oui-da ! Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

1^{ER} PORTEUR. – Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (*Levant son bâton.*)

SGANARELLE. – Doucement ! Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

(*Les porteurs sortent.*)

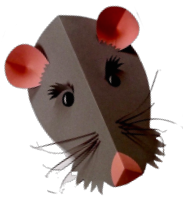
SCÈNE IX. – MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE. – Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

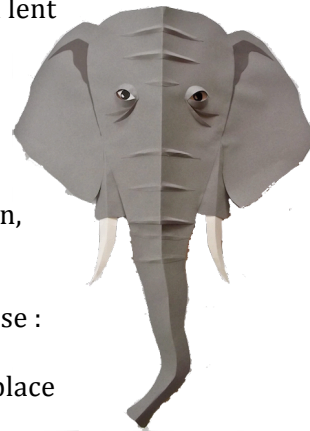
MASCARILLE. – Qu'elles ne se pressent point : nous sommes ici postés commodément pour attendre.

[*Fable* : « *Le rat et l'éléphant* »]

MAROTTE. – (*Au public.*) Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal français :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.



DORINE. –
(L'ÉLÉPHANT)
Un Rat des plus petits voyait un Eléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le Rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :



ALMANZOR. –
(LE RAT)
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait,

DORINE. – disait-il,

ALMANZOR. – plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Éléphants.



DORINE. –

Il en aurait dit davantage ;
Mais le Chat, sortant de sa cage,

(Marotte / Chat saute, crache et saute sur Almanzor / Rat, qui se sauve en poussant des cris aigus.)

Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.

(Almanzor et Dorine sortent en riant.)

MAROTTE. –

(Revenant, à Mascarille et Sganarelle.) Les voici.

SCÈNE X. – MADELON, CATHOS, TOINETTE, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE. –

(Après avoir salué.) Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON. –

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. –

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

SGANARELLE. –

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

TOINETTE. –

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, mes cousines et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS. –

(A Madelon.) Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MADELON. –

Holà ! Almanzor.

ALMANZOR. –

(Entrant.) Madame ?

MADELON. –

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

(Après un moment de confusion, ALMANZOR apporte des chaises.)

MASCARILLE. –

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

- TOINETTE. – Que craignez-vous ?
- MASCARILLE. – Quelque vol de mon cœur ! Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés. Comment, diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah ! par ma foi, je m'en défie !
- MADELON. – Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.
- CATHOS. – Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.
- SGANARELLE. – Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?
- MADELON. – Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.
- SGANARELLE. – Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.
- TOINETTE. – C'est une vérité incontestable.
- MASCARILLE. – Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.
- CATHOS. – Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.
- MASCARILLE. – Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?
- MADELON. – Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être ; et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.
- TOINETTE. – Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.
- MASCARILLE. – C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.
- MADELON. – Eh ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde.
- CATHOS. – Ce sont ceux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner

bruit de connoiseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela.

- TOINETTE. – Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolies commerces de prose et de vers.
- MADELON. – On sait à point nommé : Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures...
- TOINETTE. – et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.
- CATHOS. – En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.
- SGANARELLE. – Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.
- MADELON. – Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits : je ne vois rien de si galant que cela.
- SGANARELLE. – Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.
- CATHOS. – Pour moi, j'aime terriblement les énigmes
- MASCARILLE. – Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.
- TOINETTE. – Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.
- SGANARELLE. – C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.
- TOINETTE. – Ah ! certes, cela sera du dernier beau : j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

- SGANARELLE. – Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persécutent.
- MADÉLON. – Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.
- MASCARILLE. – Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.
- CATHOS. – L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.
- MASCARILLE. – Ecoutez donc.
- MADÉLON. – Nous y sommes de toutes nos oreilles.
- MASCARILLE. – Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde : Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
- SGANARELLE. – Votre oeil en tapinois me dérobe mon cœur ; Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !
- TOINETTE. – Ah ! mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant.
- MASCARILLE. – Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.
- CATHOS. – Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.
- MASCARILLE. – Avez-vous remarqué ce commencement : « Oh ! oh ! » voilà qui est extraordinaire : « oh ! oh ! » Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, « oh ! oh ! » La surprise, « oh ! oh ! »
- MADÉLON. – Oui, je trouve ce « oh ! oh ! » admirable.
- MASCARILLE. – Il semble que cela ne soit rien.
- TOINETTE. – Ah ! mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne peuvent se payer
- CATHOS. – Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce « oh ! oh ! » qu'un poème épique.
- MASCARILLE. – Tudieu ! vous avez le goût bon.
- TOINETTE. – Il ne se peut rien de mieux.
- SGANARELLE. – « Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! » Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? « Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! »

- MADELON. – Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.
- SGANARELLE. – Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.
- CATHOS. – Vous avez appris la musique ?
- SGANARELLE. – Moi ? Point du tout.
- CATHOS. – Et comment donc cela se peut-il ?
- MASCARILLE. – Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.
- MADELON. – Assurément, ma chère.
- MASCARILLE. – Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût. Hem, hem, la, la, la, la, la. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*)
Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,...
- TOINETTE. – Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?
- SGANARELLE. – (*Il chante.*) Votre oeil en tapinois me dérobe mon cœur ;
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !
- CATHOS. – Je n'ai encore rien vu de cette force-là.
- MADELON. – C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.
- MASCARILLE. – Tout ce que je fais me vient naturellement.
- SGANARELLE. – Tout ce que moi je fais est sans étude.
- TOINETTE. – La nature vous a traités en vraie mère passionnée, et vous en êtes les enfants gâtés.
- MASCARILLE. – A quoi donc passez-vous le temps, Mesdames ?
- CATHOS. – A rien du tout.
- TOINETTE. – Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.
- MASCARILLE. – Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien, on doit en jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.
- MADELON. – Cela n'est pas de refus.

- SGANARELLE. – Que vous semble de mon chapeau ? Le trouvez-vous congruent à l'habit ?
- TOINETTE. – Tout à fait.
- MASCARILLE. – Le ruban en est-il bien choisi ?
- CATHOS. – Furieusement bien.
- SGANARELLE. – Que dites-vous de mes canons ?
- MADOLON. – Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.
- MASCARILLE. – Attachez un peu sur mes gants la réflexion de votre odorat.
- TOINETTE. – Ils sentent terriblement bon.
- CATHOS. – Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.
- SGANARELLE. – Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?
- TOINETTE. – Effroyablement belles.
- SGANARELLE. – Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ?
- MASCARILLE. – Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau...

SCÈNE XI. – MADOLON, CATHOS, TOINETTE, MASCARILLE, MAROTTE.

- MAROTTE. – Madame, on demande à vous voir.
- MADOLON. – Qui ?
- MAROTTE. – Le vicomte de Jodelet.
- MASCARILLE. – Le vicomte de Jodelet ?
- MAROTTE. – Oui, Monsieur.
- CATHOS. – Le connaissez-vous ?
- SGANARELLE. – C'est notre meilleur ami.
- MADOLON. – Faites entrer vite.
- MASCARILLE. – Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure

[Fable : « Le corbeau et le renard »]

- DORINE. – Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
- MAROTTE. – Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau.
(LE RENARD) Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
- DORINE – A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec,
- ALMANZOR. – Croa ! Croa !
(LE CORBEAU)
- DORINE – laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit :
- MAROTTE. – Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
- DORINE. – Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



SCÈNE XII. – MADELON, CATHOS, TOINETTE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

- MASCARILLE. – Ah ! vicomte !
- JODELET. – Ah ! marquis !
- SGANARELLE. – Ah ! vicomte !
- JODELET. – Ah ! baron !
- MASCARILLE. – Que nous sommes aises de te rencontrer !
- JODELET. – Que j'ai de joie de te voir ici !
- MADELON. – Mes chères cousines, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde
qui prend le chemin de nous venir voir.

- MASCARILLE. – Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.
- MADOLON. – C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.
- JODELET. – Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.
- CATHOS. – Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien heureuse.
- MADOLON. – (*A Almanzor.*) Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?
- SGANARELLE. – Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.
- JODELET. – Ce sont fruits des veilles de la cour, et des fatigues de la guerre.
- MASCARILLE. – Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils (16).
- JODELET. – Vous ne m'en devez rien, marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.
- MASCARILLE. – Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.
- JODELET. – Et dans des lieux où il faisait fort chaud.
- MASCARILLE. – (*Regardant les trois précieuses.*) Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.
- JODELET. – Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.
- MASCARILLE. – Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.
- JODELET. – La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.
- SGANARELLE. – C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.
- CATHOS. – Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.
- TOINETTE. – Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.
- SGANARELLE. – Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

- JODELET. – Il me doit bien en souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce ; vous sentirez quelque coup c'était là.
- CATHOS. – (*Après avoir touché l'endroit.*) Il est vrai que la cicatrice est grande.
- SGANARELLE. – (*A Toinette.*) Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci ; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?
- TOINETTE. – Oui, je sens quelque chose.
- SGANARELLE. – C'est un coup de mousquet que je reçus, la dernière campagne que j'ai faite.
- JODELET. – (*Découvrant sa poitrine.*) Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.
- MASCARILLE. – (*Mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.*) Je vais vous montrer une furieuse plaie !
- MADELON. – Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.
- MASCARILLE. – Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.
- CATHOS. – Nous ne doutons point de ce que vous êtes.
- SGANARELLE. – Vicomte, as-tu là ton carrosse ?
- JODELET. – Pourquoi ?
- MASCARILLE. – Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.
- MADELON. – Nous ne saurions sortir aujourd'hui.
- SGANARELLE. – Ayons donc les violons pour danser.
- JODELET. – Ma foi, c'est bien avisé.
- CATHOS. – Pour cela, nous y consentons.
- MASCARILLE. – Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, la Verduze, Lorrain, Provençal, la Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.
- MADELON. – Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près, peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

- MASCARILLE. – Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?
- JODELET. – Mais toi, baron, que t'en semble ?
- SGANARELLE. – Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.
- TOINETTE. – Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.
- MASCARILLE. – Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)
- CATHOS. – Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyons quelque chose qu'on ait fait pour nous.
- JODELET. – J'aurais envie d'en faire autant ; mais je me trouve un peu incommode de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.
- MASCARILLE. – Que diable est-ce là ? Je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé : je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.
- JODELET. – Il a de l'esprit comme un démon.
- MADELON. – Et du galant, et du bien tourné.
- SGANARELLE. – Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse ?
- JODELET. – Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.
- MASCARILLE. – Savez-vous bien que le duc est venu me voir ce matin, et a voulu me mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

[Fable : « Le corbeau voulant imiter l'aigle »]

- MAROTTE. – (*Au public.*) L'oiseau de Jupiter [*La Grange*] enlevant un mouton, [*Dorine*]
Un Corbeau [*Almanzor*], témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau, [*Dorine*]
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.



ALMANZOR. – Je ne sais qui fut ta nourrice ;
(LE CORBEAU) Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.

MAROTTE. – Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.

ALMANZOR. – Croa ! Croa !

MAROTTE. – La moutonnaire créature
Pesait plus qu'un fromage, outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.



DORINE. – (*Au public.*) Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la Guêpe a passé le Moucheron demeure.

(*Dorine, Almanzor et Marotte sortent en riant.*)

SCÈNE XIII. – MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON. – Voici nos violons qui viennent.

MASCARILLE. – Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes.

MADELON. – Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE. – (*Dansant lui seul comme par prélude.*)
La, la, la, la, la, la, la, la.

TOINETTE. – Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. – Et a la mine de danser proprement (21).

MASCARILLE. – (*Ayant pris Madelon.*) En cadence, violons, en cadence ! Oh ! quels ignorants !
Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme ! O violons de village !

JODELET. – (*Dansant ensuite, avec Cathos.*) Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV. – DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, CATHOS, TOINETTE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

- LA GRANGE. – *(Un bâton à la main.)* Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.
- MASCARILLE. – *(Se sentant battre.)* Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.
- JODELET. – Ahi ! ahi ! ahi !
- LA GRANGE. – C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance !
- DU CROISY. – Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

SCÈNE XV. – Madelon, Cathos, Toinette, Jodelet, Mascarille, Marotte, violons.

- MADELON. – Que veut donc dire ceci ?
- JODELET. – C'est une gageure.
- CATHOS. – Quoi ! vous laisser battre de la sorte !
- SGANARELLE. – Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serais emporté.
- TOINETTE. – Endurer un affront comme celui-là en notre présence !
- MASCARILLE. – Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps ; et, entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI. – DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, TOINETTE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

- LA GRANGE. – Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets.
- MADELON. – Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison !
- DU CROISY. – Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal !
- CATHOS. – Vos laquais !
- LA GRANGE. – Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

- TOINETTE. – O ciel ! quelle insolence !
- DU CROISY. – Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous voulez les aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.
- JODELET. – Adieu notre braverie.
- MASCARILLE. – Voilà le marquisat et la vicomté à bas.
- DU CROISY. – Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.
- LA GRANGE. – C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.
- MASCARILLE. – O fortune ! quelle est ton inconstance !
- DU CROISY. – Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.
- LA GRANGE. – Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII. – MADELON, CATHOS, TOINETTE, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

- CATHOS. – Ah ! quelle confusion !
- MADELON. – Je crève de dépit.
- 1^{ER} VIOLON. – (*A Sganarelle.*) Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera nous autres ?
- SGANARELLE. – Demandez à monsieur le vicomte.
- 2^E VIOLON. – (*A Jodelet.*) Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?
- JODELET. – Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII. – GORGIBUS, MADELON, CATHOS, TOINETTE, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

- GORGIBUS. – Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent.
- MADELON. – Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS. – Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON. – Ah ! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE. – Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde : la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(Mascarille, Sganarelle et Jodelet sortent.)

SCÈNE XIX. – GORGIBUS, MADELON, CATHOS, TOINETTE, VIOLONS.

1^{ER} VIOLON. – Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS. – *(Les battant.)* Oui, oui, je vais vous contenter ; et voici la monnaie dont je veux vous payer.

(Les Violon se sauvent.)

(A sa fille et ses nièces.) Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais !

(Elles sortent.)

(Seul. Il prend le livre que Madelon tenait au début du spectacle.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottises billevesées, pernicious amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables ! *(Il lance le livre avec violence en direction des coulisses.)*

[Fable : « L'âne et le petit chien »]

MAROTTE. – Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il faut leur laisser,
Et ne pas ressembler à l'Âne de la fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.



ALMANZOR. –
(L'ÂNE)

Comment ?

MAROTTE. –

disait-il en son âme,

ALMANZOR. –



Ce Chien [*Dorine*], parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur [*Gorgibus*] , avec Madame [*Madelon*];
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? Il donne la patte ;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.

MAROTTE. –

Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.

ALMANZOR. –

Hi ! Han ! Hi ! Han !

GORGIBUS. –

Oh ! Oh ! quelle caresse! et quelle mélodie !

MAROTTE. –

Dit le maître aussitôt.

GORGIBUS. –

Holà, Martin-bâton!

MAROTTE. –

Martin-bâton accourt : l'Âne change de ton.

ALMANZOR. –

(*Battu et chassé.*) Hi ! Han ! Hi ! Han !

TOUS. –

Ainsi finit la comédie.

fin.

Masques animaliers de Sandra PERSELS